

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **L'Émilie : magazine socio-culturelles**

Band (Jahr): **[90] (2002)**

Heft 1461

PDF erstellt am: **24.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Clémentine Autain
Alter égaux
Invitation au féminisme



Clémentine Autain
Alter égaux:
invitation au féminisme

Laffont, 2001 | 181 pages | Fr. 34.-

Que voici un livre revigorant, et moderne à souhait, qui renouvellera les thèses du féminisme, ou plutôt leur redonnera «un coup de jeunesse». Car elle le dit bien, Clémentine Autain, que ces thèses, en soi, sont toujours valables. Et elle est jeune, et active dans l'association Mix-Cité, qui s'est récemment créée en France et s'affiche féministe, tout en considérant qu'il est indispensable de fonder ce nou-

veau féminisme sur la revendication et la promotion de la mixité, donc d'y inclure les hommes. Pour elle (et les jeunes hommes qui en font partie) le féminisme est un «projet politique porteur de valeurs universelles et en ce sens, les hommes ont toutes les raisons d'en être partie prenante».

Elle dénonce les difficultés actuelles des jeunes familles, si peu soutenues par les structures étatiques, notamment en ce qui concerne la garde des enfants et les congés parentaux. Avec beaucoup d'humour, elle met en scène sa génération de jeunes femmes soi-disant libérées, naïvement convaincues que l'égalité existe (les mères se sont chargées des combats) et confrontées ensuite aux dures réalités d'une société marquée par l'inégalité constante des hommes et des femmes depuis des siècles.

J'ai bien aimé la manière dont Clémentine Autain se dépeint, elle et ses copines, au moment où elles évaluent leur degré de dépendance au sexisme: sont-elles vraiment affranchies? ou consacrent-elles du temps au vernis à ongles, ou à la lecture d'un hebdomadaire féminin?

Pas dupe, Clémentine Autain rappelle les problèmes criants de la condition féminine, et ne nie pas les énormes difficultés pour parvenir à l'égalité réelle. Mais sa détermination fera sans aucun doute des adeptes, de même que la rigueur de sa démonstration. Un ouvrage à offrir à toutes les jeunes femmes pas encore certaines d'être féministes avec raison...

Annette Zimmermann



Rosette Poletti, Barbara Dobbs
La résilience : l'art de rebondir

Jouvence, 2001 | 92 pages | Fr. 9.-

Certaines personnes ont la faculté de se remettre des pires coups du sort, et de réussir à vivre et s'épanouir en dépit de traumatismes épouvantables. Ce sont des êtres «résilients» et ils ont beaucoup à nous apprendre.

Le nouveau livre de ces infirmières spécialisées dans l'enseignement de la santé holistique et du développement personnel est, comme les précédents (*L'estime de soi*, *Lâcher prise*, *Vivre son deuil et croître*, etc.), résolument optimiste et tonifiant. Citant des cas concrets de résilience à l'âge enfantin et adulte, il affirme que tous les individus ont la capacité de se transformer et de transformer leur réalité en devenant résilient. Ce sera peut-être un long chemin mais avec de l'aide, on peut y parvenir.

Adrienne Szkoloczy-Grobet

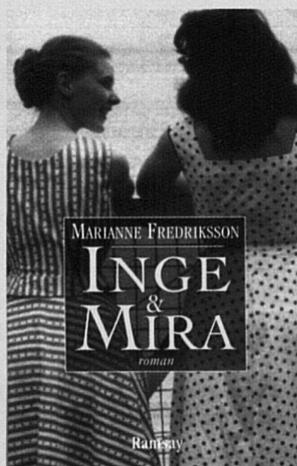
Adrienne Szkoloczy-Grobet

En ce mois de mars, retrouvez l'Inédite, avec ses coups de coeur et ses convictions!



15 rue St-Joseph
1227 Carouge Genève
Tél 022 343 22 33
Fax 022 301 41 13

lundi 14h00-18h30
mardi-vendredi 9h00-12h00
et 14h00-18h30
samedi 10h00-17h00



Marianne Fredriksson
Inge et Mira

Ramsay, 2001 | 246 pages | Fr. 37.10

Rarement un roman m'aura paru aussi «vrai». Deux femmes, que rien ne prédestinait à se rencontrer, vivent une profonde amitié, chaotique mais intense.

Mira est une réfugiée chilienne, divorcée, deux fils adultes, cuisinière dans une crèche. Elle est vive, pieuse, passionnée et colérique.

Inge est suédoise, divorcée elle aussi, deux filles adultes, enseignante. Elle est peu sujette aux épanchements. Cependant, elle va pousser sa nouvelle amie, rencontrée dans une jardinerie, à parler de sa vie au Chili. Douloureusement, le passé enfoui au tréfonds de Mira va resurgir. Elle a connu tortures, exil, mort d'un fils, disparition de sa fille. Elle ne peut comprendre Inge, qui traîne un mal de vivre permanent, dans un pays où l'Etat veille au bien-être de tous. Pourtant, Inge a elle aussi des souffrances refoulées au fond d'elle-même.

Aidées par leurs enfants, ces deux femmes vont mettre à jour de terribles vérités, qui les aideront à mieux se comprendre, à s'aimer malgré leurs différences. On découvre dans ce livre d'autres personnages attachants: Matilde, la Suédoise d'adoption, Nesto et José, les fils de Mira, Gabriel, l'immigré.

C'est un roman magnifique, prenant, qui fait réfléchir. Imaginons la situation que nous pourrions vivre ici en Suisse, en nous liant d'amitié avec une femme d'un pays lointain et meurtri.

Marianne Fredriksson est l'auteure d'un autre excellent roman - *Hanna et ses filles* - paru en édition de poche.

Eliette Fustier



Susan Vreeland
Jeune fille en bleu jacinthe

Belfond, 2001 | 222 pages | Fr. 32.70

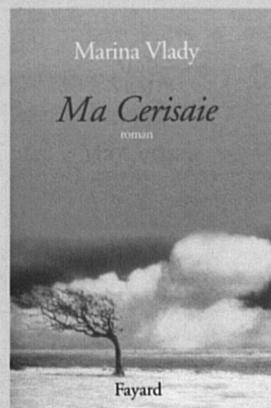
Ce livre s'ouvre sur un premier chapitre au thème souvent traité en psychologie, celui de la difficulté des descendants de sbires nazis à vivre après avoir pris connaissance du passé de leurs parents. Ce début de livre m'a rappelé la première nouvelle de Bernhard Schlink dans son livre *Amours en fuite*, qui évoquait exactement le même sujet.

Chez Susan Vreeland, Cornelius Engelbrecht a hérité de son père un tableau superbe, mais il sait qu'il a été volé par celui-ci dans l'appartement d'une famille juive déportée. Engelbrecht a tout de même gardé ce tableau et son secret pour lui pendant de nombreuses années. Sa vie en a été fortement perturbée.

Mais contrairement à Schlink, Susan Vreeland ne fait pas de ce thème le propos de son livre. Ce qu'elle veut montrer plutôt, c'est l'influence que ce tableau a eue sur ses possesseurs ainsi que la place et la valeur d'une œuvre d'art à diverses époques. Pour ce faire, elle prend la situation d'Engelbrecht comme point de départ d'un retour dans le temps, remontant la trace de ce tableau jusqu'à sa création. D'une famille détentrice à la précédente, elle dépeint des scènes de vie en Hollande de l'époque nazie jusqu'à celle du peintre Vermeer. Chaque chapitre présente une famille, dans sa situation particulière, à une époque différente, souvent se battant pour survivre dans ce pays marqué par l'eau, l'inondation, mais aussi l'art, la peinture. Ce tableau de Vermeer va jouer pour chacune de ces personnes un rôle particulier, mais il ne laissera aucune indifférente: elles éprouveront du plaisir pour sa beauté, le considéreront comme monnaie d'échange, comme moyen de survie, comme souvenir.

Il faut préciser enfin que la superbe reproduction qui sert de couverture au livre n'est pas un Vermeer, malgré l'apparence trompeuse. Bien que cette lecture donne l'impression d'une recherche historique, l'auteure a tenu à indiquer qu'il s'agissait d'une fiction pure.

Françoise Summermatter Wunn



Marina Vlady
Ma Cerisaie

Fayard, 2001 | 348 pages | Fr. 41.10

Depuis une quinzaine d'années, l'adolescente ambiguë de «Toi, le venin», la madone hiératique de «La Princesse de Clèves», la maternelle orfèvre de la «Chambre des Dames» a fait vibrer une nouvelle corde de sa lyre pour mieux charmer ses nombreux admirateurs. La vedette aux yeux d'aigue-marine se double d'une authentique femme de lettres. Depuis *Vladimir ou le vol arrêté*, Marina explore les méandres de la nostalgie et de l'extravagance slaves d'une plume légère et sensuelle. Dans cette Cerisaie phagocytée, l'auteure se coule audacieusement dans les pas de Tchekhov, tissant avec talent une cantilène décalée, animant au feu de sa lanterne magique, toute une galerie de silhouettes à la fluidité d'hologrammes. Les pittoresques aristocrates du début du siècle trouvent leur prolongement dans la chaleureuse et turbulente tribu Poliakov. Des rives de la Neva aux berges de la Seine, cette étonnante dynastie de femmes traverse avec intrépidité, humour et fantaisie les tribulations de la ruine, puis de l'exil. Lorsque la lame de fond de la Révolution d'Octobre déchire leur

lointaine patrie, ces émigrés saignent des plaies de leur univers réduit en miettes. Tout au long du récit, les occurrences politiques sous-tendent les destinées des déracinés.

Chacun des protagonistes tient sa partition avec virtuosité, brochant avec un symbolisme flamboyant sur les entrelacs des déchirements tchékoviens. A travers drames et pérégrinations, la fulgurance cyrillique irradie de ces héroïnes du quotidien, sur un fond doux-amer qui chatoie du bourdon à la chanterelle. Il faut allier un subtil talent littéraire à une bonne dose de témérité pour s'emparer des héros d'un drame à l'instinct où tombe le rideau, leur conserver leurs patronymes et leurs rôles avant de les fondre subrepticement dans sa propre parentèle! L'auteure relève le défi en virtuose, enluminant l'ellipse de cette transmutation d'une fresque de portraits attendrissants ou cocasses, aux tendres reflets d'icônes. Fidèle à l'auteur de la Cerisaie, Marina Vlady termine son récit sur un hymne à l'avenir: la dernière née de la troisième génération, celle de l'intégration, rendra à Militza le reflet de son tendre et merveilleux jardin, paradis des enfances évanouies.

Monique Ferrero



Marie-Noëlle Duval-Demarre
Chez Colette à Saint-Sauveur-en-Puisaye

Lunes, 2001 | 71 pages | Fr. 23.80

Sur l'initiative du Tourisme français, des livres sont publiés pour inviter à la découverte de régions ou de lieux dont une femme fait le rayonnement.

Colette est née à Saint-Sauveur-en-Puisaye, en terre de Bourgogne. On découvre sa maison natale, le village, un

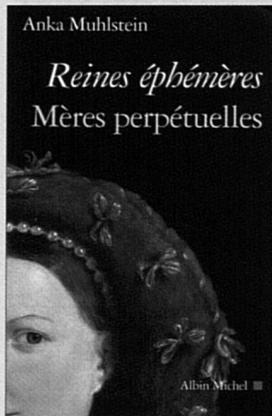
musée admirablement attractif qui lui est dédié, la campagne et la nature autour qui bruissent et s'exhalent de ses pages; autant de sentes pour aller saisir l'écrivaine aux racines de son inspiration.

Le livre raconte de manière imagée, tantôt touchante, toujours captivante, la vie de Colette, de son enfance à St-Sauveur, à sa mort dans son appartement du jardin du Palais Royal. Sa mère, Sido, imprègne de profondeur et de fantaisie les pages d'enfance.

Comme un guide aussi, il invite à la visite du musée, du village, des attractions touristiques de la région, complétées d'informations pratiques.

On peut, à le lire, tout à la fois découvrir Colette et être piqué d'un inexorable désir de s'embarquer, entre Paris et Lyon, pour Toucy, Saint-Sauveur, de préférence au mois d'août, mois du festival Colette et du spectacle son et lumière du château de Saint-Fargeau qui fait vivre, avec 600 acteurs, entre Moyen Age et Renaissance.

Danièle Warynski



Anka Muhlstein
**Reines éphémères,
mères perpétuelles**

Albin Michel, 2001 | 295 pages | Fr. 40.-

Cet essai tente de répondre à quelques questions intéressantes comme celles-ci : un enfant perd son père et hérite du pouvoir, du trône royal en l'occurrence. Quelle est la personne la mieux à même de protéger les intérêts de l'orphelin, ceux de la royauté, éventuellement ceux du royaume et accessoirement ceux des

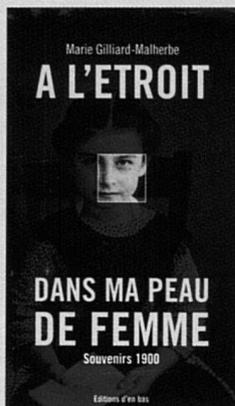
sujets? Est-ce sa mère, la reine veuve, à qui la tradition confie la régence jusqu'à la majorité du roi, suivant l'exemple célèbre de Blanche de Castille et de Saint-Louis ?

La régente est-elle nécessairement désintéressée, parce qu'elle est est la mère, et veillera-t-elle sans détour à la bonne préparation de l'enfant à son métier de roi ? Comment choisit-elle sa bru, rivale potentielle dans le coeur de son fils comme dans le gouvernement des affaires publiques ? Sait-elle s'effacer quand l'heure est venue, ou s'accroche-t-elle au pouvoir reçu par un hasard du sort ?

Anka Muhlstein, historienne et biographe, brosse le portrait de trois reines de France des XVI^e et XVII^e siècle, trois régentes encore connues dans la mémoire collective: les Florentines Catherine et Marie de Médicis et l'Espagnole Anne d'Autriche. Voilà trois mères bien différentes, ayant entretenu avec leurs descendants mâles des liens passionnés et passionnants, trois destins de femmes qui résonnent en nous comme si les protagonistes étaient nos contemporaines. Catherine défend bien la royauté, mais son coeur préfère les cadets aux aînés parmi ses nombreux enfants et il est probable que ses préférences ont largement influé sur les rivalités qui se déchaînent lors des guerres civiles et religieuses accompagnant son «règne». Marie délaisse son fils, lui accorde peu d'attention, si ce n'est celle de le conserver très dépendant pour pouvoir le manipuler à sa guise. Il faudra l'exiler pour s'en débarrasser. Anne, au contraire, fille de roi choyée et sans complexe d'infériorité, donne le meilleur exemple d'amour maternel désintéressé, attentive à l'éducation du petit Louis XIV et l'aimant tendrement.

Pour notre plaisir et notre illustration, Anka Muhlstein analyse avec brio et acuité des situations complexes où raison d'Etat, amour du pouvoir et sentiments maternels entrent en contradiction et orientent à coup sûr le sens de «l'Histoire».

Evelyne Merlach



Marie Gilliard-Malherbe
**A l'étroit dans ma peau
de femme
Souvenirs 1900**

En bas, 2001 | 206 pages | Fr. 28.-

A la fois étude de mœurs et récit autobiographique, cet ouvrage représente un document fondamental pour tenter de se représenter ce qu'était vraiment une vie de femme de condition moyenne au début du siècle. De plus, le don de plume est évident chez Marie Gilliard: on lit donc avec beaucoup de

plaisir et de facilité ces souvenirs remplis d'anecdotes, mais surtout marqués par une sincérité remarquable. D'ailleurs, elle met en recommandation: «à mes enfants pour ne l'ouvrir qu'après la mort de leurs parents».

En effet, on peut se demander si les remarques parfois fort désabusées (à l'image du titre de cette confession) auraient pu être acceptées dans le cercle familial de cette famille rigoriste et tout entière marquée par un protestantisme étroit.

Marie Malherbe naît en 1848 à Goumoëns-la-Ville, petit village du canton de Vaud. A l'époque, on était bien éloigné des villes d'Yverdon et Lausanne, où l'on ne se rendait que rarement. Elle passe son enfance dans un milieu campagnard, mais fait partie d'une famille cultivée. Toute sa vie, elle vivra dans l'attente du plaisir d'un concert ou d'une causerie littéraire, joies trop rares à son goût. Toute sa vie aussi, elle sera soumise à l'autorité patriarcale de son père d'abord, de son mari ensuite, même si rapidement elle développera l'envie profonde et tenace d'être elle-même, et non la fille de... ou la femme de...

Mariée jeune, elle aura 10 enfants. Son temps était donc compté, et on ne peut qu'admirer sa ténacité à écrire ses souvenirs, pour en faire une lecture émouvante.

Annette Zimmermann



Pierrette Micheloud
Seize fleurs sauvages à dire leur âme: poèmes en prose

Pillet, 2001 | 85 pages | Fr. 22.-

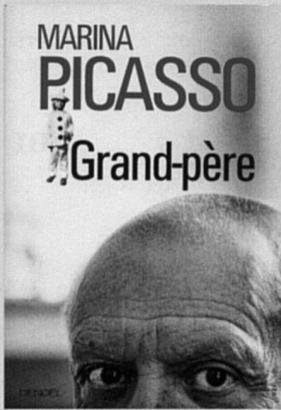
Après le prix Charles Vildrac qui couronnait en l'an 2000 son anthologie *Poésie 1945-1993*, Pierrette Micheloud avait publié *Azoth*, suivi de *Mélusine*, recueil qu'elle qualifiait de «nouvelle aventure de la conscience». Dans sa quête constante, la poétesse interrogeait les éléments, le plomb, la pierre, l'eau, le feu.

Aujourd'hui, elle reprend son dialogue avec les fleurs et son interrogation sur l'âme, dans un ravissant recueil ponctué de photographies superbes. Les fleurs, Pierrette Micheloud les connaît bien, elle qui parcourait les montagnes à aller dire ses poèmes de village en village comme un-e trouvère du Moyen-âge.

Lorsqu'elle présente sa... collection de fleurs, la féministe qu'elle est depuis toujours ne manque pas d'évoquer sa grand-mère qui connaissait les vertus des plantes et qui, née quelques siècles plus tôt, aurait sans doute fini sur un bûcher.

Notre poétesse aime appeler les choses par leur nom: dire les mots pierre, fleur, papillon est trop imprécis, alors que les appeler par leur nom leur confère une identité propre, une essence, une personnalité; certains de ces noms d'ailleurs chantent, d'autres dansent, éclatent et, comme dans tous ses écrits, Pierrette Micheloud en joue, elle les tisse, elle les tresse comme des couronnes de fleurs, elle a le don de pénétrer dans l'esprit des choses, inertes pour la plupart des gens. Laissons-nous charmer par l'esprit de la soldanelle, de l'anémone ou du chardon.

Simone Chapuis-Bischof



Marina Picasso
Avec la collaboration
de Louis Valentin
Grand-père

Denoël, 2001 | 223 pages | Fr. 35.10

Les crises d'angoisse étaient devenues si fortes et si quotidiennes qu'elle pensait mourir. Pour elle, pour ses deux enfants, elle débuta une analyse, qui dura 14 ans, auprès d'un thérapeute genevois et finit par accepter de porter le nom de Picasso, d'être Marina et pas «la

petite-fille» de Pablo. Elle partit alors au Viêt-Nam adopter un bébé et, devant la détesse des orphelins décida de s'engager, faisant construire le «Village de la Jeunesse» aux abords de Hô Chi Minh-Ville et créant la Fondation Marina Picasso pour financer et soutenir orphelinats vietnamiens, hôpitaux pédiatriques, pouponnières. Elle adopta encore deux bébés vietnamiens.

Cependant, il restait à se faire comprendre de ses enfants, leur expliquer toutes ses années noires, dire pourquoi elle avait souvent été une mauvaise mère. Ne parvenant pas à leur parler de son douloureux passé, elle rédige *Grand-père*. A cinquante ans, elle y accouche enfin de toutes ses souffrances, elle démythifie le grand génie, le monstre sacré, «Monseigneur», «le soleil», comme le nommait sa dernière femme, Jacqueline. Pour Marina, Picasso a été un monstre tout court, sanguinaire, méprisant, éminemment égocentrique et destructeur.

Picasso a manifestement raté sa relation avec les enfants de son premier-né Paulo, un «bon à rien» selon lui, tenu sous sa coupe et dépendant de son argent distillé au compte-gouttes. La misère affective, plus que la misère matérielle dans laquelle Pablito et Marina ont été élevés, a gâché leur vie. Ils auraient tant voulu avoir un vrai grand-père et de vrais parents: le livre nous raconte aussi de bien tristes choses sur Paulo et Emilienne Lotte dont le ménage s'est vite disloqué. Si Marina, grâce à la psychothérapie, a fini par découvrir qu'elle voyait son grand-père à travers un prisme déformant, Pablito, de deux ans son aîné et son complice de toujours, ne s'en est pas sorti; il s'est suicidé à 24 ans au lendemain de la mort de Pablo Picasso en 1973.

Adrienne Szokoloczy-Grobet

RESPONSABLES DE RÉDACTION
ANNE-CHRISTINE KASSER-SAUVIN
ET ANNETTE ZIMMERMANN



Urs Widmer
L'homme que ma mère a aimé

Gallimard, 2001 | 126 pages | Fr. 26.-

Contrairement à ce que son titre laisse présager, *L'homme que ma mère a aimé* est un portrait de femme. Le personnage central de ce bref roman est en effet Clara, et même à travers l'évocation de son grand amour, c'est d'elle que nous parle le narrateur - son fils.

Ce grand amour, c'est Edwin, «jeune homme aux vêtements miteux, désemparé et en même temps sûr de ce qu'il voulait», qui se glisse dans les salles de concerts pendant l'entracte - faute d'argent - avant de devenir un chef d'orchestre reconnu. Clara, elle, est la descendante d'une lignée rocambolesque comprenant en vrac un ancêtre noir, un grand-père italien muletier et un père immigré en Suisse, à qui la première guerre mondiale a permis de faire fortune dans l'industrie des machines.

A son milieu familial huppé mais glacé, Clara préfère rapidement le Jeune Orchestre, dont elle suit chaque concert - juste derrière Edwin, au milieu de la deuxième rangée, toujours. Le temps d'une liaison, les courbes de vie d'Edwin et Clara se croisent, avant de suivre des directions opposées. Aux succès d'Edwin fait écho la dégringolade, sociale et surtout psychique, de Clara, dont l'amour se cristallise jusqu'à l'obsession : «Toute la journée elle sanglotait sans larmes, criait sans un son. Pendant les nuits elle se défendait en se débattant sans dormir contre ses rêves, mais quand venait le matin, elle s'agrippait à ces mêmes cauchemars exactement, comme s'ils pouvaient l'aider, pour n'être pas obligée d'entrer dans la journée nouvelle.»

La sobriété d'Urs Widmer permet de donner l'exacte mesure du désastre, à la fois grandiose et dérisoire. Dans le monde de Clara, la deuxième guerre mondiale ne semble être qu'un décor sur lequel se joue sa tragédie personnelle, tandis qu'elle arrache les fleurs de son jardin et s'acharne à y faire pousser de quoi nourrir sa famille. On reste fasciné par ce portrait amer, tendre, horrifié, qui en fin de compte est bien plus celui d'une folie que d'un amour.

Marie Houriet

bon de commande

Qté	Auteur-e	Titre	Edition

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

NAP _____

Localité _____

Tél _____

Date _____

Signature _____

à envoyer par la poste passerai le(s) chercher